

Le Bonnet Rouge

Quotidien Républicain du soir

DIRECTION & PUBLICITÉ

14, rue Drouot (Paris 9^e). — Téléph. : CENTRAL 69-70

RÉDACTION & ADMINISTRATION

442, rue Montmartre (Paris 2^e). — Téléph. CENTRAL 80-02

DIRECTEUR :

Miguel ALMEREYDA

Cinq Centimes le Numéro (Paris et Départements) : Cinq Centimes

Les Mercantis du front

Dans un précédent article sur le bien-être des combattants, j'ai signalé au gouvernement la nécessité de prendre dès maintenant les mesures utiles en vue d'assurer à nos poilus un hiver supportable.

En dehors des précautions que nous avons indiquées, il nous semble nécessaire de mettre nos soldats en garde contre ces ennemis d'un genre spécial qu'on appelle les mercantis du front.

Certes il est, au front, dans les villes comme en pleine campagne, de fort honnêtes commerçants, qui exercent leur métier avec toute la conscience désirable ; mais, auprès d'eux, on a toléré des négociés véritablement scandaleux.

A ces mauvais Français qui ne sont pas tous patentés, on devrait faire une guerre sans merci. Ils vendent leur marchandise à des prix exagérés, et les denrées qu'ils offrent et les boissons qu'ils débitent sont souvent de mauvaise qualité. Qui de nous n'a pas entendu raconter les trafics honteux auxquels se livrent ces mercantis. Les hommes qui viennent de passer plusieurs journées dans les tranchées de première ligne, qui rentrent harassés, ayant autant besoin de réconfort physique que de repos, ne doivent pas être volés par les mercantis. Si le commerce du front est honnête, ils peuvent modifier un peu le menu de l'ordinaire et boire un verre de ce pinard si désiré. Mais avec les exagérations dont se rendent coupables les mercantis, plus moyen ; ne m'a-t-on pas cité le fait d'un verre de vin vendu un franc vingt-cinq !

Contre de pareils vols, il est nécessaire de sévir. S'il est juste que tout commerçant retire un honnête bénéfice de son négoce, il est du devoir de l'autorité militaire de réprimer la spéculation qui se fait sur le dos de nos soldats.

Nous savons que dans la zone des armées, le droit de taxation est sans limite et, pourtant, les mesures prises jusqu'à présent ne semblent pas avoir remédié à la situation.

La raison en est bien simple ; c'est que le soldat qui désire quelque objet ne regarde pas au prix, d'autant plus qu'il n'a pas toujours le choix et qu'il vit au jour le jour. Comme, d'autre part, il n'est pas possible de poster devant chaque marchand un bien chaque particulier qui fait du commerce un fonctionnaire qualifié ou un officier, en vue de dresser des contraventions, les choses se passent comme si la taxation n'existait pas ; nous nous contentons du mot et nous ignorons la chose !

Il convient de signaler également les dangers que présente, pour la santé des combattants, la vente de produits de mauvaise qualité.

Mais, puisqu'il ne faut pas trop compter sur le désintéressement de certains trafiquants, je reviens à la nécessité de généraliser la création des coopératives. Des institutions ont donné d'excellents résultats et plusieurs unités du front ont fait dans ce genre des installations modèles.

Non seulement les consommations et les denrées qui y sont vendues aux soldats sont de bonne qualité, mais les prix en sont très abordables. Avec les bénéfices réalisés et en amortissant les frais de premier établissement, le commandant de l'unité a pu distribuer des secours aux soldats nécessiteux et à leurs familles.

Bien mieux, tout en achetant des instruments automatiques de musique qui distraient les hommes, ceux qui dirigent la coopérative ont pu avancer de l'argent à des unités qui désiraient constituer également des coopératives.

Il convient d'envisager ces initiatives

qui font honneur à nos chefs de corps. Des instructions dans ce sens devraient être envoyées aux chefs d'unités. Il est vrai que ces derniers ont déjà beaucoup de responsabilités, dont la principale est d'organiser la Victoire ! et je ne verrais pas d'un mauvais œil qu'il soit adjoint, à chaque régiment, un officier d'intendance qui serait chargé de diriger tout ce qui a trait à cette question.

Depuis la guerre, on a fait tant de nominations dans le corps de l'intendance, qu'il doit être facile de prélever un certain nombre d'attachés ou d'officiers d'administration idoines. Leur rôle paraîtra moins glorieux, certes, que celui des officiers des armes combattantes ; toutefois ils rempliront une tâche utile, à la grande satisfaction des poilus.

Maurice BRAIBANT, Député des Ardennes.

La Charte du Droit

Le Rappel note sans joie ce qu'il appelle « l'emprise du socialisme sur la Ligue des Droits de l'Homme ».

« Tout vaut mieux que l'ambiguïté, écrit cependant notre confrère, et il est bon de voir l'état-major de la Ligue prendre parti pour les socialistes, puisque les solutions préconisées par ceux-ci lui paraît la meilleure pour l'avenir du pays. »

Qui, tout vaut mieux que l'ambiguïté. Il est bien qu'on ait laissé dans la presse les partisans de l'annexion de la rive gauche du Rhin nous conter à loisir leur doctrine et leurs rêves.

Lorsque M. Hanotaux énonce dans la Revue des Deux Mondes le problème de la paix, il se base uniquement sur l'hypothèse de la victoire, et de la victoire totale. « C'est en vue de la victoire, dit-il, que nous écrivons ces lignes, sans préventions et sans illusions, car nous connaissons les difficultés des réalisations humaines. »

Admettant ainsi l'hypothèse la plus favorable, il n'est pas difficile à M. Gabriel Hanotaux de régler le sort de l'Allemagne et de l'Europe. « La fondation de l'empire allemand, écrit-il, n'est pas le résultat d'une délibération entre les puissances ; elle n'a pas été l'objet d'une reconnaissance légitime et libre. Cette fondation résulte d'un pacte de politique intérieure entre certains gouvernements allemands. »

« En fait, conclut M. Hanotaux, il n'y a pas de droit de l'empire allemand dans le droit européen, et les puissances ne doivent avoir aucun scrupule à ignorer ce qui s'est fait de parti pris en dehors d'elles. »

La thèse est simple ainsi, vous le voyez. Tout s'arrange ; il suffit d'être assez fort pour imposer sa volonté, et l'hypothèse de la victoire totale facilite singulièrement la solution du problème.

Les polémistes qui, quotidiennement, défendent dans la presse française la thèse annexionniste, ne s'embarassent pas plus que M. Hanotaux des difficultés de la situation. Eux l'avouent moins franchement. Ils ne font pas le départ entre les illusions consolantes et la brutale réalité.

Leur erreur est peut-être d'ordre passionnel, et c'est la plus belle excuse qu'on puisse offrir à leur délire. L'amour interdit de voir autre chose que l'objet aimé. Ils aiment la France, et ne voient pas qu'en dehors d'elle, il y a l'Europe.

L'Europe existe cependant, et le monde. Les problèmes de la guerre ne sont pas simplement français. C'est un régime de droit européen qu'il faut instaurer, et c'est l'intérêt de la France d'y travailler de toutes ses forces, parce qu'il n'est pas de paix et de repos possibles sans que l'équilibre soit établi entre les peuples.

On parle beaucoup de la Paix Française, comme de l'autre côté on parle de la Paix Allemande. La vérité c'est qu'il ne saurait exister jamais qu'une paix européenne. C'est la paix européenne que nous devons nous efforcer d'associer sur la base solide du droit ; droit pour tous les peuples de disposer d'eux-mêmes ; droit pour toutes les nationalités de s'affirmer ; droit à l'indépendance, droit à la liberté, tout le programme que proposent aux démocrates du monde entier les congressistes de la Ligue.

A la vérité, le Rappel se trompe lorsqu'il parle de l'emprise du socialisme dans la Ligue des Droits de l'Homme. C'est un trop grand honneur qu'il fait au socialisme ; ce n'est pas un programme socialiste qu'ont rédigé MM. Gabriel Séailles, Ferdinand Buisson, Guernut et leurs collègues. Ils ont simplement rappelé la doctrine éternelle de la Démocratie.

Jean GOLDBEKY.

LA GUERRE

Pour la Presse française

Prise du fort de Vaux ; progression de notre infanterie au nord de l'Etang et jusqu'aux lisières du village de Vaux. Nouveau grand succès italien, 3.198 prisonniers et prise du mont Felti ; succès aussi dans les Balkans, où les Anglais se distinguent particulièrement.

Voilà décidément une succession de bonnes nouvelles. N'oublions pas les Roumains qui annoncent qu'ils ont repris l'offensive dans la vallée du mont Bruzen, pendant qu'à Tabla Butzi ils progressaient au delà de la frontière ; ni les Russes, qui contiennent l'ennemi sur le Stochod, sans pour cela négliger d'envoyer renforts sur renforts à travers la Bessarabie vers les Roumains.

Tout ceci est excellent, et s'il ne faut pas exagérer l'importance de succès qui demeurent locaux, il convient pourtant de retenir la façon dont l'Entente sait combiner maintenant ses efforts pour retenir l'ennemi quand celui-ci manifeste des velléités d'imposer à nouveau ses volontés.

Je voudrais profiter de l'arrivée de cette série de bonnes nouvelles pour revenir encore sur une question qui me tient à cœur.

Comme quelques milliers de Français, je tiens tous les jours les communiqués ennemis. On y trouve souvent d'excellents détails et se confirmer dans la confiance que l'on a dans la victoire finale. On se demande pourquoi on réserve à des journaux neutres le privilège d'apprendre aux Français comment l'ennemi envisage la situation, et par quels « trucs » ses états-majors essaient de faire avaler au public les plus désagréables couleurs.

Je ne suis pas un professionnel du journalisme, mais on m'assure qu'il existe un syndicat de la Presse française et qu'il est présidé par un homme éminent.

Je me demande ce qu'attend M. Jean Dupuy pour obtenir du président du Conseil que la presse française ait les mêmes droits que la presse neutre.

GENERAL N...

SUR TOUS LES FRONTS

ACCALMIE

Canonnades sur la Somme et la Meuse Ailleurs : Calme Complet

Communiqués Officiels

82^e JOUR DE LA GUERRE

COMMUNIQUE FRANÇAIS

4 novembre, 15 heures.

Au cours de la nuit, canonnade intermittente sur le front de la Somme et dans la région de Douvroumont-Vaux. Partout ailleurs, nuit calme.

La bataille du Carso

CENT BATAILLONS AUTRICHIENS SONT OPPOSÉS AUX TROUPES ITALIENNES

Londres, 4 novembre. — On télégraphie de New-York au Daily Chronicle :

« Depuis la grande attaque italienne d'octobre, le général autrichien Borovics avait remplacé deux divisions totalement battues par trois nouvelles divisions formées avec des unités prélevées sur le front galicien. On évaluait à 100 bataillons les forces ennemies engagées dans la bataille actuelle. »

A 18 KILOMETRES DE TRIESTE

Rome, 4 novembre. — La ville a pavé hier à l'annonce de la belle victoire des troupes italiennes.

« Lors de détachements de cavalerie de l'armée du duc d'Aoste se sont portés jusqu'à 18 kilomètres de Trieste. »

« Ainsi, dans peu de temps l'artillerie italienne pourrait bombarder les défenses de la vieille capitale. — (Information). »

LES GAINS

Rome, 4 novembre. — Dans le secteur nord du Carso, l'impétuosité des troupes italiennes a été telle qu'elles ont enlevé les deux premiers systèmes de défenses ennemies et qu'elles se sont avancées de plus de cinq kilomètres en profondeur dans le Vallone, faisant environ 9.000 prisonniers. La 5^e armée autrichienne a elle seule perdu près de 20.000 hommes.

Les forces ennemies, engagées dans cette bataille atteignent 100 bataillons. Ce sont surtout des troupes d'infanterie dans lesquelles les régiments de Landwehr ne figuraient qu'en très petit nombre. — (Information). »

Sur le front russo-roumain

LES RUSSES ARRETERONT-ILS L'ENNEMI ?

Londres, 4 novembre. — Le correspondant du Daily Telegraph à Petrograd télégraphie :

« On croit que les arrangements conclus relativement à la coopération russe sur le front roumain arrêteront effectivement l'avance allemande sur les Carpates ainsi qu'en Dobroudja. »

RUSSES ET ROUMAINS S'ORGANISENT EN SECTEURS

Turin, 4 novembre. — La Stampa annonce, d'après le Lokal Anzeiger, que désormais les Russes conduisent seuls la guerre en Dobroudja, pendant que les Roumains défendent les passes de Transylvanie. En conséquence, de cet accord de nombreux officiers russes auraient quitté le front septentrional pour aller prendre part aux opérations contre Mackensen. — (Information). »

Le Raid sur Trieste

MORT DE DEUX AVIATEURS FRANÇAIS

Rome, 4 novembre. — La Tribuna reçoit des détails sur la mort de deux aviateurs français qui ont succombé au cours d'une expédition sur Trieste.

Une escadrille franco-italienne était arrivée au-dessus de la ville et malgré les efforts tentés par les aviateurs autrichiens pour la repousser, poursuivait avec succès le bombardement des divers points qui constituent leurs objectifs.

Les hydroplanes avaient, depuis quelque temps, ouvert le feu lorsque, tout à coup, un fokker de bataille se lança dans la direction des deux hydroplanes français.

Les deux appareils étaient pas suffisamment armés pour pouvoir lutter contre un

tel adversaire. L'un d'eux s'envola. Mais l'autre, pris sous le feu de l'ennemi, piqua brusquement. L'aviateur Roulier qui le pilotait fut tué sur le coup.

Le bombardier Costerousse prit alors le volant, mais blessé grièvement et poursuivi par un tenace adversaire, il fut, malgré ses efforts héroïques, impuissant à maintenir le contrôle de son appareil. Bientôt l'hydroplane tomba brusquement à la mer, à cinq kilomètres du château de Miramare, tandis que l'artillerie de côte continuait à tirer.

Malgré les rafales d'artillerie, un torpilleur italien arriva à toute vapeur et recueillit le corps de Roulier.

Le corps de Costerousse resta introuvable.

Le torpilleur, après avoir détruit l'hydroplane, put rentrer indemne. — (Radio).

Le second voyage du «Deutschland»

New-York, 4 novembre. — Le capitaine König a fait à la presse américaine un récit du voyage du Deutschland. Il raconte notamment que le bâtiment s'était mis en route le 1^{er} octobre, mais une collision l'obligea à rentrer au port de Bremerhaven. Il ne put repartir que le 10 octobre.

Le voyage s'est passé sans incidents dignes d'être signalés. A trois reprises, l'équipage a été le témoin de la dernière fois. Le Bremen étant parti, le Deutschland resta le seul sous-marin commercial dont dispose l'Allemagne. Il continuera ses voyages. Le cargo-ship de retour consista comme le fois précédente, en Rickel et en caoutchouc.

Les autorités américaines ont opposé des scellés sur les appareils de T.S.F. du sous-marin. Elles ont renouvelé leur inspection pour s'assurer que le sous-marin n'a aucun armement.

UN INCIDENT A NEW-LONDON

Londres, 4 novembre. — On mande de New-York au Daily News les détails suivants sur le meurtre commis à New-London par deux marins allemands :

Judi soir, deux hommes de l'équipage du sous-marin Deutschland avaient été autorisés à descendre à terre à New-London.

Ils se rendirent dans un restaurant où ils observèrent de leurs attentions une jeune Américaine assise à une table voisine.

Un garçon de l'établissement survint et invita les Allemands à une table plus convenable.

« La-dessus, un matelot qui parlait anglais, se précipitant et, comme le garçon essayait de le calmer, il sortit son couteau et lui en porta un coup. Il s'enfuit ensuite avec son camarade. La police a demandé au capitaine König de lui livrer les deux coupables. »

Les autorités de l'Etat ont approuvé la demande de la police. — (Havas).

Les troupes de M. Venizelos à Ekaterini

Londres, 4 novembre. — On mande de Salonique, à la date du 2 novembre, que les troupes nationalistes ont occupé Ekaterini, c'est parce que la garnison de cette ville avait essayé d'arrêter un passage d'un bataillon qui, parti de Verria, allait rejoindre l'armée nationale.

A l'annonce de cet incident, le gouvernement provisoire donna l'ordre d'occuper Ekaterini. — (Havas).

Bourse de Paris

DU SAMEDI 4 NOVEMBRE 1916

Les cours ne varient pas sensiblement ; quelques dégonnements se produisent sur les industries russes ; le groupe cuprifère est bien tenu et les valeurs diamantifères sont en hausse.

Fonds d'Etat : Français 3 00, 61 50 ; 5 00, 57 65. — Russe 4 00 consol. 1800, 71 75.

Actions diverses : Banque de Paris, 1.061. — Comptois, 1.270. — Union Parisienne, 683. — Lyon, 1.040. — Nord de l'Espagne, 418. — Suez, 4.490. — Monaco, 2.950 ; 1/5, 598. — Dynamite, 818. — Caoutchoucs, 120. — Maltzof, 730. — Dnieprowienne, 2.980. — Tonia, 1.560. — Provdania, 187.

Valeurs minières : Bruay, 1.715. — Bakou, 490. — Lianosoff, 320. — Colombia, 935. — Rio, 1170. — Camps Copper, 114. — Tharsis, 142. — Spassky, 38 25. — Tanganyika, 71. — Balle, 433. — Uthah, 666. — Modderfontein B., 180 50. — Rand-Mines, 102. — Chartered, 16. — De Beers ord., 333. — Jagersfontein, 112.

DERNIERE MINUTE

Communiqué anglais

Plus abondante toute la nuit. Nous avons réussi un coup de main au nord-est d'Armentières. Pres de Guinchu, un raid ennemi qui avait pénétré dans nos premières tranchées, en a été de suite rejeté.

Les Allemands ont contre-attaqué hier à l'est de Guendecourt ; leurs pertes ont été très importantes, plus de cent cadavres gisent devant nos lignes. Nous avons fait trente prisonniers et pris quatre mitrailleurs.

Le Coût des Guerres

La paix est un moment d'équilibre dans le monde et dans le temps. Mais l'équilibre, selon la physique, est contraire aux lois de la nature ; la mort elle-même n'est pas une image. Voilà pourquoi, sans doute, nul gouvernement, jusqu'à ce jour, n'a voulu regarder derrière lui pour compter les innombrables désastres qu'engendre le choc des peuples, et pour jauger le sang versé dans les hécatombes, corollaires du cataclysme. A ce point de vue, le passé ne prodigue pas d'enseignements.

Et pourtant, que diraient les annales des nations, si les nations les consultaient ?...

Elles diraient que les guerres de la Révolution ont coûté à la France 1.500.000 hommes ; que, d'après les relevés officiels, nous en avons perdu 1.750.000 de 1805 à 1814 ; que les Italiens, les Belges, les Hollandais, combattant à nos côtés, ont été éprouvés proportionnellement ; que tous nos ennemis — c'est-à-dire l'Europe entière — furent encore, individuellement, plus éprouvés que nous. Ces massacres ont fauché la jeunesse, et lorsqu'un a pu dire que, si tout le sang répandu coulait au pied de la Colonne, l'Empereur, dans ce fleuve rouge, pourrait boire sans se baisser.

Plus tard, au Mexique, nos pertes furent effroyables. Il n'est revenu que vingt-deux hommes sur les quinze cents fournis par la Légion étrangère. La campagne de Crimée a exigé plus de 500.000 vies humaines ; la guerre de 1870-71, à nous, personnellement, nous a ravi plus de 300.000 combattants ; la guerre russo-japonaise et celle des Balkans furent également très meurtrières. Mais tout cela ne compte pas en face du fleuve de l'heure actuelle, le plus terrible de tous ceux qui se sont déchaînés jusqu'à présent.

On raconte que Napoléon, ayant envoyé à Saint-Domingue, les 58.000 hommes de l'armée du Rhin commandés par vingt généraux, il ne revint que 321 soldats. Après quarante journées d'attaques contre Verdun, 400.000 Allemands sont passés sur la ligne de feu. Des informations sérieuses représentent les pertes de cette infanterie et celles subies derrière les lignes, par le feu de l'artillerie et par la maladie, comme supérieures à 200.000 hommes.

Présentement, plus de dix millions d'hommes sont, ou tués, ou bien hors de combat. Au train dont vont les choses, il y en aura, en août prochain, quelques millions de plus. Avant les hostilités, les femmes en France, comptaient 1.200.000 unités de plus que le sexe masculin. Cela revient à dire que la bigamie, demain, serait l'état le plus logique du monde. Il faut croire qu'on ne l'instituerait pas pour cette simple raison.

La première année de luttes a donné un déficit démographique de 90.000 individus dans les naissances, en Angleterre. Ce déficit s'est accentué à Paris, à Vienne, à Berlin. La seconde année, on le conçoit, sera loin de l'atténuer. Les vieillards et les enfants à élever composeront une grosse majorité dans la partie viciée des nations ; les infirmes, en nombre, dépasseront les gens valides ; beaucoup, parmi les valides, auront métamorphosé leurs habitudes ; ceux-ci se seront accoutumés à la paresse ; ceux-là, à des salaires imités. Les administrations multiples qui occupent les femmes à des prix moins élevés, ne chigneront pour les remplacer. La vie chère continuera, car l'élevage restera diminué pendant longtemps et la production agricole, également, restera moindre. Le renchérissement des frets, par l'absence de navires, contrariera les importations et les exportations. Les ruines à relever, les industries à ressusciter, le moral à rétablir ; voilà l'œuvre future ! Elle n'est pas mince. Nos supputations nous permettent de maintenir, de prévoir le bilan des malheurs que le militarisme aura causés. On l'envisageant, ce bilan, l'on se persuadera que, ni les tremblements de terre, ni le choléra, ni la peste, ni la famine, ne sont jamais parvenus à égarer, à travers le cours des âges, le cataclysme actuel.

Plus tard, au Mexique, nos pertes furent effroyables. Il n'est revenu que vingt-deux hommes sur les quinze cents fournis par la Légion étrangère. La campagne de Crimée a exigé plus de 500.000 vies humaines ; la guerre de 1870-71, à nous, personnellement, nous a ravi plus de 300.000 combattants ; la guerre russo-japonaise et celle des Balkans furent également très meurtrières. Mais tout cela ne compte pas en face du fleuve de l'heure actuelle, le plus terrible de tous ceux qui se sont déchaînés jusqu'à présent.

On raconte que Napoléon, ayant envoyé à Saint-Domingue, les 58.000 hommes de l'armée du Rhin commandés par vingt généraux, il ne revint que 321 soldats. Après quarante journées d'attaques contre Verdun, 400.000 Allemands sont passés sur la ligne de feu. Des informations sérieuses représentent les pertes de cette infanterie et celles subies derrière les lignes, par le feu de l'artillerie et par la maladie, comme supérieures à 200.000 hommes.

Présentement, plus de dix millions d'hommes sont, ou tués, ou bien hors de combat. Au train dont vont les choses, il y en aura, en août prochain, quelques millions de plus. Avant les hostilités, les femmes en France, comptaient 1.200.000 unités de plus que le sexe masculin. Cela revient à dire que la bigamie, demain, serait l'état le plus logique du monde. Il faut croire qu'on ne l'instituerait pas pour cette simple raison.

La première année de luttes a donné un déficit démographique de 90.000 individus dans les naissances, en Angleterre. Ce déficit s'est accentué à Paris, à Vienne, à Berlin. La seconde année, on le conçoit, sera loin de l'atténuer. Les vieillards et les enfants à élever composeront une grosse majorité dans la partie viciée des nations ; les infirmes, en nombre, dépasseront les gens valides ; beaucoup, parmi les valides, auront métamorphosé leurs habitudes ; ceux-ci se seront accoutumés à la paresse ; ceux-là, à des salaires imités. Les administrations multiples qui occupent les femmes à des prix moins élevés, ne chigneront pour les remplacer. La vie chère continuera, car l'élevage restera diminué pendant longtemps et la production agricole, également, restera moindre. Le renchérissement des frets, par l'absence de navires, contrariera les importations et les exportations. Les ruines à relever, les industries à ressusciter, le moral à rétablir ; voilà l'œuvre future ! Elle n'est pas mince. Nos supputations nous permettent de maintenir, de prévoir le bilan des malheurs que le militarisme aura causés. On l'envisageant, ce bilan, l'on se persuadera que, ni les tremblements de terre, ni le choléra, ni la peste, ni la famine, ne sont jamais parvenus à égarer, à travers le cours des âges, le cataclysme actuel.

Plus tard, au Mexique, nos pertes furent effroyables. Il n'est revenu que vingt-deux hommes sur les quinze cents fournis par la Légion étrangère. La campagne de Crimée a exigé plus de 500.000 vies humaines ; la guerre de 1870-71, à nous, personnellement, nous a ravi plus de 300.000 combattants ; la guerre russo-japonaise et celle des Balkans furent également très meurtrières. Mais tout cela ne compte pas en face du fleuve de l'heure actuelle, le plus terrible de tous ceux qui se sont déchaînés jusqu'à présent.

On raconte que Napoléon, ayant envoyé à Saint-Domingue, les 58.000 hommes de l'armée du Rhin commandés par vingt généraux, il ne revint que 321 soldats. Après quarante journées d'attaques contre Verdun, 400.000 Allemands sont passés sur la ligne de feu. Des informations sérieuses représentent les pertes de cette infanterie et celles subies derrière les lignes, par le feu de l'artillerie et par la maladie, comme supérieures à 200.000 hommes.

Présentement, plus de dix millions d'hommes sont, ou tués, ou bien hors de combat. Au train dont vont les choses, il y en aura, en août prochain, quelques millions de plus. Avant les hostilités, les femmes en France, comptaient 1.200.000 unités de plus que le sexe masculin. Cela revient à dire que la bigamie, demain, serait l'état le plus logique du monde. Il faut croire qu'on ne l'instituerait pas pour cette simple raison.

La première année de luttes a donné un déficit démographique de 90.000 individus dans les naissances, en Angleterre. Ce déficit s'est accentué à Paris, à Vienne, à Berlin. La seconde année, on le conçoit, sera loin de l'atténuer. Les vieillards et les enfants à élever composeront une grosse majorité dans la partie viciée des nations ; les infirmes, en nombre, dépasseront les gens valides ; beaucoup, parmi les valides, auront métamorphosé leurs habitudes ; ceux-ci se seront accoutumés à la paresse ; ceux-là, à des salaires imités. Les administrations multiples qui occupent les femmes à des prix moins élevés, ne chigneront pour les remplacer. La vie chère continuera, car l'élevage restera diminué pendant longtemps et la production agricole, également, restera moindre. Le renchérissement des frets, par l'absence de navires, contrariera les importations et les exportations. Les ruines à relever, les industries à ressusciter, le moral à rétablir ; voilà l'œuvre future ! Elle n'est pas mince. Nos supputations nous permettent de maintenir, de prévoir le bilan des malheurs que le militarisme aura causés. On l'envisageant, ce bilan, l'on se persuadera que, ni les tremblements de terre, ni le choléra, ni la peste, ni la famine, ne sont jamais parvenus à égarer, à travers le cours des âges, le cataclysme actuel.

Plus tard, au Mexique, nos pertes furent effroyables. Il n'est revenu que vingt-deux hommes sur les quinze cents fournis par la Légion étrangère. La campagne de Crimée a exigé plus de 500.000 vies humaines ; la guerre de 1870-71, à nous, personnellement, nous a ravi plus de 300.000 combattants ; la guerre russo-japonaise et celle des Balkans furent également très meurtrières. Mais tout cela ne compte pas en face du fleuve de l'heure actuelle, le plus terrible de tous ceux qui se sont déchaînés jusqu'à présent.

On raconte que Napoléon, ayant envoyé à Saint-Domingue, les 58.000 hommes de l'armée du Rhin commandés par vingt généraux, il ne revint que 321 soldats. Après quarante journées d'attaques contre Verdun, 400.000 Allemands sont passés sur la ligne de feu. Des informations sérieuses représentent les pertes de cette infanterie et celles subies derrière les lignes, par le feu de l'artillerie et par la maladie, comme supérieures à 200.000 hommes.

Présentement, plus de dix millions d'hommes sont, ou tués, ou bien hors de combat. Au train dont vont les choses, il y en aura, en août prochain, quelques millions de plus. Avant les hostilités, les femmes en France, comptaient 1.200.000 unités de plus que le sexe masculin. Cela revient à dire que la bigamie, demain, serait l'état le plus logique du monde. Il faut croire qu'on ne l'instituerait pas pour cette simple raison.

La première année de luttes a donné un déficit démographique de 90.000 individus dans les naissances, en Angleterre. Ce déficit s'est accentué à Paris, à Vienne, à Berlin. La seconde année, on le conçoit, sera loin de l'atténuer. Les vieillards et les enfants à élever composeront une grosse majorité dans la partie viciée des nations ; les infirmes, en nombre, dépasseront les gens valides ; beaucoup, parmi les valides, auront métamorphosé leurs habitudes ; ceux-ci se seront accoutumés à la paresse ; ceux-là, à des salaires imités. Les administrations multiples qui occupent les femmes à des prix moins élevés, ne chigneront pour les remplacer. La vie chère continuera, car l'élevage restera diminué pendant longtemps et la production agricole, également, restera moindre. Le renchérissement des frets, par l'absence de navires, contrariera les importations et les exportations. Les ruines à relever, les industries à ressusciter, le moral à rétablir ; voilà l'œuvre future ! Elle n'est pas mince. Nos supputations nous permettent de maintenir, de prévoir le bilan des malheurs que le militarisme aura causés. On l'envisageant, ce bilan, l'on se persuadera que, ni les tremblements de terre, ni le choléra, ni la peste, ni la famine, ne sont jamais parvenus à égarer, à travers le cours des âges, le cataclysme actuel.

Hector DEFRAZEE.

LE MASSACRE DES LIBERTÉS

Pourquoi pas la guillotine ?

Les lecteurs du Bonnet Rouge connaissent, pour avoir lu le récit des persécutions qu'il subit, notre confrère, le Quatrième Etat, le journal indécomposable que s'acharnent à publier à Toulouse, une poignée de républicains et de révolutionnaires, dont le chef est M. Alroff, qui fit ses preuves durant l'affaire Dreyfus.

Indépendant, volontiers agressif, toujours prêt à dénoncer l'iniquité et à cloquer au pilori l'infamie, le Quatrième Etat n'est pas apprécié des autorités.

C'est lui qui, croyons-nous, détient le record d'arrestations honorables, des suspensions et des saisies.

Il avait été suspendu quatre fois.

D'autres se seraient lassés. Beaucoup auraient plié l'échine.

M. Alroff et son Quatrième Etat ont continué. La quatrième peine expirée, ils recommencent la lutte. Le dernier numéro du Quatrième Etat était le plus batailleur que ne furent jamais les autres, — plus républicain, aussi.

L'autorité militaire s'empressa de demander à M. Alroff d'échapper presque tous ses articles. Autant aurait valu paraître en blanc ; se succéder, c'était disparaître. Mieux valait tomber fièrement. C'est ce que pensa la rédaction du Quatrième Etat, nos confrères refusèrent de s'avilir.

C'est alors que fut prise contre eux la mesure suprême :

« Par arrêté de M. le général Heymann, approuvé par le ministre de la guerre, et en vertu de la loi du 9 août 1914 sur l'état de siège, la publication du journal le Quatrième Etat est interdite. »

Et voilà !

La loi ne prévoit pas la peine de mort contre les journalistes ; ça aurait, autrement, coûté Alroff au poison.

Pour être plus humain, le sauvage mensure qui frappe un journaliste républicain, en le privant de l'exercice d'un droit reconnu par les lois, en le mettant hors d'état de bénéficier d'une des libertés les plus chères aux démocrates, n'en est ni moins odieux, ni moins révoltant.

Le Quatrième Etat se publiait à Toulouse, c'est-à-dire à plusieurs centaines de kilomètres de la ligne de feu. On conçoit mal qu'on lui applique les rigueurs de l'état de siège.

Tous les journalistes, mieux : tous les républicains se sentent touchés par la mesure qui frappe le Quatrième Etat. C'est un premier pas dans une voie qui conduit à la dictature et à l'esclavage. Aujourd'hui Toulouse. Où, demain ?

M. Alroff nous informe que lui et ses amis sont décidés à ne pas se laisser étonner, et à ne pas laisser périr, avec leur journal, la liberté de la presse ; condition de régime parlementaire, sages de la liberté tout court. Ils amont avec eux tous les républicains.

Il ne sera pas dit, osons l'espérer, que parce qu'un citoyen ne veut pas accepter les directions des francs et saivre, avec dans offices ridicules, leur odieuse, que ce citoyen pourra être traité dans la France républicaine, comme ne l'étaient pas les affranchis d'Héliogabale, dans la boue du Bas Empire.

LA RICHESSE DE LA FRANCE (1)

Le Rôle des Foires dans l'après-guerre

Foire de Lyon, de Bordeaux...ou de Lille

Notre enquête sur la foire de Lille rencontrant chaque jour de nouvelles approbations, nous avons cru devoir continuer nos entretiens parmi les personnes qualifiées pour donner leur opinion à ce sujet.

Nous sommes allés chez M. André Fage, rédacteur en chef du Journal des Régions du Nord.

« Vous parlez, rectifie M. Fage, d'une foire de Lille remplaçant celle de Leipzig, non, nous n'en demandons pas tout à fait autant ; certes, nous désirerions avoir à Lille cette foire d'échantillons concurrente de Leipzig, mais il ne faut pas tout demander, et il nous suffirait de posséder le monopole de l'exposition de la laine, du fer et du charbon. »

L'INDUSTRIE LILLOISE

« Mais, entendons-nous : qu'on nous réserve la laine, le fer, le charbon, soit, mais qu'on ne nous y limite pas. Avec le fer qu'on nous laisse, ses origines et ses dérivés, depuis la sortie du minerai jusqu'à ses applications extrêmes, avec tout l'immense domaine de la construction métallique, y compris les chemins de fer. Avec la laine, qu'on nous reconnaisse le droit d'exposer aussi tous les produits de l'industrie textile, y compris tout ce qui concerne le lin et le coton, la toile, l'article robe, la draperie, les tissus d'ameublement, la biliste du Cambresis, les laines de Calais. Enfin, avec le charbon, nous revendiquerons les autres industries qui font fortement notre orgueil : la sucrerie, la distillerie, la brasserie. »

« N'est-ce pas justice — l'emprunte ces passages à un de mes récents articles — que nous gardions au moins tout ce que nous avons fabriqué de tous temps ? Qui donc oserait nous contester ce droit-là ? »

« Puisqu'on veut répondre à l'Allemagne, la mettre en échec par sa propre organisation économique, tâchons que la réponse soit complète. Contre Leipzig, dressons Lyon ou Paris, comme vous voulez. Mais à Dusseldorf, opposons Lille. »

« La métallurgie, la construction mécanique, les mines n'exposent pas à Leipzig, mais à Dusseldorf ; des industriels et de

(1) Voir les numéros des

